

JULIEN BLANC

CONFUSION DES PEINES

Seule, la vie..., I

récit

libretto

© Éditions Jean-Claude Lattès, Paris, 1979.

ISBN : 978-2-36914-015-3

Né à Paris en 1908, Julien Blanc eut une enfance difficile. Orphelin, révolté, ballotté d'institutions en maisons de correction, il grandit en apprenant l'injustice, la violence et le vol. Avec l'espoir d'enfin trouver un sens à sa vie, il s'engage dans l'armée où son tempérament de réfractaire l'enverra bientôt en bataillon disciplinaire en Afrique d'où il reviendra avec une haine farouche pour toute forme d'autorité et une profonde pitié pour les petits et les malchanceux. Rendu à la vie civile, Julien Blanc tente désespérément d'oublier ces années terribles et n'a qu'une obsession : faire des études et se mettre à écrire. Il s'engage dans la guerre civile espagnole comme infirmier auprès des républicains et, malgré la mort de sa femme enceinte lors du siège de Madrid, garde sa foi dans l'humanité, sa volonté d'écrire et de partager ce qu'il a vécu. Ses premiers romans (*Toxique, L'Admission, Mort-né*) paraissent dès 1939 sans être vraiment remarqués. Sur les conseils de Jean Paulhan (« *Vous avez tort de vous obstiner à écrire des œuvres d'imagination. Crachez d'abord votre vie, vous reviendrez au roman plus tard.* »), il s'attelle à la rédaction de ses souvenirs, dont les trois volets formeront son œuvre la plus importante. Commencent alors des années de travail acharné. Cet autodidacte s'efforce d'être à la hauteur des exigences de Paulhan : il recommencera huit fois *Confusion des peines* qui paraît finalement en 1943. Mais malgré un succès d'estime et le prix Sainte-Beuve reçu en 1947 pour *Joyeux, fais ton fourbi...*, ce n'est pas la consécration que Julien Blanc espérait. La reconnaissance, pas plus que l'argent,

n'est au rendez-vous. Il vit grâce à quelques travaux alimentaires – il fut nègre pour Léon-Paul Fargue, signa quelques traductions et piges dans la presse – et au soutien de ses amis. Malade, usé par une vie rude, il s'éteint en 1951, à l'âge de 43 ans.

À ma mère,
in memoriam

*«J'ai conscience d'appartenir à
une espèce commune de l'humanité
et cela m'aide à croire qu'en par-
lant de moi, je parlerai aussi des
autres.»*

JEAN GUÉHENNO

Ma mère

Je suis né à Paris, 47, rue Jacob, à la Charité. Je me suis renseigné sur ma naissance. Il y eut d'abord les fers ; puis une césarienne. Mon crâne porte les marques des forceps.

Ma mère resta fort peu de temps à l'hôpital ; un jour, elle me roula dans les langes prêtés ou donnés par l'administration et regagna son logement, sa chambre, de la rue des Lombards, n° 16. Je passe, depuis quelque temps, le jeudi, devant la maison où nous habitons. J'ai l'air insouciant, mais au fond... car la maison, c'est un hôtel. Il y a un café au rez-de-chaussée où boivent des filles. Hier, l'une m'a racolé, je suis entré dans la salle, elle a commandé de la bière, j'ai payé.

– Tu viens ? Tu montes ?

J'ai failli la suivre. J'aurais voulu voir la disposition des lieux, retrouver un indice quelconque qui m'eût mis sur la voie, apercevoir dans une embrasure, dans une encoignure, le fantôme de ma mère. J'ai dit non à la fille. Mais jeudi prochain je passerai encore devant la maison, devant le café rouge.

Ma mère était jolie. Dans le tramway ou le métropolitain, les hommes s'inclinaient devant elle, lui offraient leur place ; dans la rue, ils lui cédaient le pas. Cela me remplissait de fierté. Peut-être qu'elle en imposait aux hommes. Ses vêtements étaient pauvres, mais toujours propres. Je lui ai bien souvent lacé ses bottines, m'extasiant devant leur « luisant », et l'ai bien souvent aidée à se coiffer. Elle avait des cheveux

fins comme de la soie et si indisciplinés que son chapeau était impuissant à les contenir. Elle avait une façon charmante d'accepter les politesses des messieurs qui faisait place parfois à un bref froncement de ses sourcils pour refuser. J'ignorais à cette époque la valeur des mots, mais les impressions d'un enfant ne trompent pas l'homme qu'il deviendra. Ma mère ne pouvait souffrir la moindre équivoque. Elle était toute seule et bien exposée. Mon père était mort sept mois avant ma naissance. Je voudrais en parler, dire ses drames, ses petites choses et ses héroïsmes, je ne sais absolument rien de lui. Non, ma mère n'était pas seule, j'étais là, petit bonhomme aimant et tyrannique, comme un rempart. Elle détaillait ce monsieur d'un regard aigu, savait déceler certaines intentions sous-entendues dans une offre ou un sourire. Elle était encore jeune, et si désirable que dans ma naïveté de petit enfant je lui ai maintes fois demandé de me prouver qu'elle m'aimait en me mangeant. Elle n'en voulait nullement à celui qui la convoitait, j'ai compris de bonne heure la signification de ses rougeurs et de ses brusques reculs. Elle voulait se consacrer uniquement à moi et me le disait. Elle m'adorait...

Elle acceptait parfois la place qu'on lui offrait, le monsieur poli s'approchait de moi pour me caresser. J'interrogeais le regard de ciel de ma mère. Si elle me souriait d'un petit air complice, je permettais qu'on me tripotât, voire qu'on m'embrassât; elle laissait faire. Il y avait comme des rayons d'orgueil dans le bleu clair de ses yeux. Mais qu'elle refusât, que l'homme étendît sur moi sa patte, espérant la séduire en cajolant son fils, alors – avez-vous vu dans votre vie soudainement un ciel d'été se couvrir de nuages noirs? –, alors ses yeux s'obscurcissaient, ses lèvres tremblaient. Elle me prenait dans ses bras, tournait le dos à l'insolent. Il arrivait que l'homme ne voulût pas comprendre, qu'il approchât quand même sa main de mon visage, ma mère me serrait plus fort, et, moi, je mordais de toutes mes forces l'impudente main au

passage. Un jour, une victime me talocha ; elle se dressa menaçante devant lui. Des gens qui avaient vu la scène boxèrent le monsieur, lequel jura qu'il nous aurait, ou quelque chose d'analogue. J'eus longtemps peur de cet homme, peur qu'il vînt tuer maman et me jeter dans un puits.

Ma mère n'avait pas de famille. Elle avait peut-être des amis, mais comment le savoir ? – car je n'ai jamais vu quelqu'un lui parler comme elle me parlait. Jusqu'à ce que je prisse mes six ans, jamais je ne jouai avec des petits de mon âge. Elle remplaçait pour moi le monde : elle était père, mère, sœur, ami, camarade, professeur. C'est elle qui m'a appris à lire, à écrire, à compter, qui, aussi, m'a donné les premières leçons de piano.

De la rue des Lombards (mais est-ce bien la rue des Lombards ?) je n'ai plus qu'un souvenir, un seul, mais tragique. Je revois tout distinctement, comme si cela s'était passé hier, tout à l'heure, comme si cela se passait maintenant : nous étions dans une toute petite pièce, ma mère, une dame très jolie et moi. Maman alignait, sur la toile cirée à carreaux rouges et blancs recouvrant la table de cuisine, un jeu de patience usagé, don de ma marraine, qu'elle m'avait montré le matin même à mon réveil. J'avais trois ans. La dame regardait par la fenêtre. Elle dit quelques mots à maman qui, laissant le jeu de patience, me prit par la main et me fit tourner dans la chambre. La dame fit un petit signe à maman qui s'arrêta et plongea son regard dans le mien ; la dame se mit en devoir de monter un chevalet, puis elle prit une feuille de papier à dessin qu'elle appliqua sur un grand carton, tailla un crayon, vint m'embrasser, me fit asseoir sur l'escabeau, notre siège commun. J'étais plutôt mal, car ma mère m'avait recommandé de ne pas bouger, de la regarder. La belle dame allait faire mon portrait. Je secouai mes cheveux blonds en signe de joie – j'avais fait tant de fois sur de vieilles enveloppes retournées le portrait de maman, d'un

crayon appliqué et sereinement maladroit, qu'il était juste que je servisse à mon tour de modèle. J'avais le cœur gonflé d'orgueil. La dame commença de dessiner, tout en parlant. Elle dit combien j'étais beau, combien ma mère était favorisée d'avoir un grand garçon tel que moi. Je restais bien droit sur mon siège... La dame était richement habillée, maman lui parlait avec déférence, elle ne pouvait donc dire que des choses vraies. Tout à coup, je quittai la pose et je demandai comment j'étais né. La dame cessa de crayonner. Elle me regarda. Ma mère me sourit plus tendrement. Elle me répondit que se promenant une nuit sous la tour Eiffel elle avait entendu des cris. C'était un bébé qui appelait sa maman. Il y avait de gros chats autour de lui qui se débattaient fort. Elle courut vers l'enfant, lui donna à boire et l'emmena chez elle. C'est comme cela que j'étais devenu son fils, son petit. Je me demande aujourd'hui quel drame atroce se cachait sous cette fable naïve. La dame souriait. Maman me refit prendre la pose. La séance continua. La dame dessinait lentement, m'observait, me scrutait avant que ses doigts serrant le fusain s'approchassent du papier, elle m'encourageait à ne pas trop bouger par des mots affectueux qui me berçaient. Enfin, le portrait fut achevé. Maman battit des mains, cria au miracle, demanda qu'on le lui laissât. Mais la dame dit que ce n'était pas convenu. Je les regardai toutes deux d'un air étonné, elles parlèrent plus bas. La dame se leva. Je descendis de mon escabeau, vins frôler sa robe. Elle sentait bon.

– Je reviendrai demain, dit-elle.

Maman ne répondit pas. Des larmes perlaient à ses paupières. Je me jetai contre elle, mais elle me repoussa tendrement. Je crus qu'elle ne m'aimait plus, que j'étais moins *amour* que la dame le prétendait, et j'éclatai en sanglots. Maman m'enveloppa alors de son regard plus bleu que le plus bleu des ciels de printemps, plus limpide que la plus limpide eau de roche. Je vois tout cela, son regard chargé de toute la mater-

nité du monde que les larmes faisaient encore plus pur, je vois ses bras s'ouvrir. Je m'élançai vers elle. La belle dame m'enleva dans les siens, me couvrit de baisers. Je me débattis, appelant maman au secours. La belle visiteuse me libéra, son sourire ne l'avait point quittée. Maman avait toujours les bras ouverts. Mais, brusquement, ses grands yeux se voilèrent, se ternirent. Elle ouvrit la bouche, et aucun son n'en sortit. Ses bras tendus vers moi devinrent plus pressants, je n'eus pas le temps de m'y aller blottir. Les beaux bras si fervents pour câliner, pour bercer mes chagrins se refermèrent sur le vide. Elle tomba à la renverse, évanouie, toute blanche, mais si belle, si belle... Tandis que je l'appelais ma fée, la dame ne perdait pas son sang-froid. Elle se pencha sur elle, la ranima. Ma mère parla de nouveau. J'ai appris naguère par des amis médecins que les cardiaques ont souvent des crises semblables, et que leur système vocal peut se paralyser totalement pendant une durée plus ou moins longue.

La dame partit plus tard qu'elle ne devait ; elle courut sur le palier, rappelant qu'elle reviendrait le lendemain. Au moment de descendre, elle se ravisa, revint chez nous, ouvrit son sac à main, puis glissa une pièce d'argent à maman dont les lèvres tremblèrent. La dame me désigna de sa main gantée. Je détournai la tête, vaguement gêné.

Le même soir, alors que le portrait trônait sur le chevalet resté au milieu de la chambre, je grimpai sur l'escabeau, et tombai. Je me fis très mal, hurlai. Je saignais et ma tête était douloureuse. Maman eut une seconde crise. C'est une voisine, alertée par mes cris, qui vint la soigner.

Un peu plus tard, je me revois dans une autre chambre où, l'après-midi, maman me laissait seul. Je commençais par fureter un peu partout, je découvrais des mondes dans l'armoire ou dans le tiroir de la table qui n'avait plus de toile cirée, mais une sorte de tapis gris fer. Ensuite, j'essayais de bâtir une maison avec le jeu de patience qui nous avait

suis. Mais j'étais maladroit. Je me haussais contre la vitre de la fenêtre pour guetter le retour de ma mère, mais je ne voyais qu'une forêt illimitée de toits et de cheminées. J'allais appliquer mon oreille contre la porte qu'elle fermait à clé en s'en allant. Un pas dans le corridor... C'est elle. Non, ce n'est pas elle... Elle rentrait tard. Je pleurais, je sanglotais, je criais. Des gens venaient parfois frapper contre la porte et me disaient de me taire. Je ne répondais pas, mais criais de plus belle. J'ai entendu un soir une voix éraillée dire que c'était honteux de laisser un enfant tout seul. Ce soir-là, il faisait un orage épouvantable. Le lendemain, le ciel était pur, et maman me tenait dans ses bras.

J'avais trois ans et demi lorsque les dames d'œuvres auxquelles ma mère s'était adressée la convainquirent de l'utilité de me faire baptiser. Je ne devrais pas leur en vouloir : les actes de baptême sont bien nécessaires actuellement aux Aryens qui ne savent pas grand-chose sur l'état civil de leurs parents. L'une de ces femmes de bien devint ma marraine ; le parrainage fut rempli par le suisse de l'église Saint-Philippe-du-Roule. Je n'ai jamais revu mon parrain. J'ai, il y a longtemps, parlé au curé de ce temps-là ; il parut étonné d'apprendre que je ne voulais absolument pas de son sel. Moi, je me souviens de cette partie de la cérémonie.

Ma marraine a joué un rôle important dans ma vie, un rôle curieux, qu'elle a ignoré, je crois. Elle était directrice d'une œuvre ; elle faisait la charité et était appointée pour la faire. Un financier philanthrope comme il en est parfois donnait de l'argent à cette œuvre. Ma marraine, de son propre aveu, gravitait dans ces milieux de haute finance et de moralisme, et elle les trouvait admirables. Peut-être l'étaient-ils.

Elle était fort pieuse. Elle portait un uniforme de coupe sévère, de couleur beige, ne laissant voir de sa personne que ses mains, l'ovale régulier de son visage et le bout de ses chaussures noires à talons plats. Elle ne souriait jamais. Elle avait de

longues dents jaunes qui sentaient mauvais. Le baiser qu'elle déposait sur mon front quand nous prenions congé d'elle, ma mère et moi, m'était un supplice. Elle était quinquagénaire, vieille fille, et considérait maman comme une enfant incapable de m'élever toute seule. Elle m'inspirait une terreur sans nom. Ses yeux, derrière ses lunettes, étaient durs, impénétrables ; aucune lueur de tendresse ne s'y est jamais montrée pour moi à l'époque de mon enfance, ni pour ma mère. Elle communiait chaque matin, assistait régulièrement au salut, un gros chapelet était toujours à portée de sa main.

Je ne sais de quels arguments ma marraine se servit pour convaincre maman de la nécessité de me faire baptiser ; mais, grâce à son acceptation, ma mère put travailler, m'élever. Elle devint bonne à tout faire. Les séparations commencèrent. On me fit comprendre qu'un garçon doit aller en pension. Un domestique de l'œuvre me conduisit à la pension Saint-Nicolas. C'était pendant la Grande Guerre, au début. Maman boutonna elle-même mon vêtement, m'embrassa. L'homme me prit la main. Je me retournai. Je vis maman toute pâle, souriante. Il me fallut suivre le domestique. Je me retournai une dernière fois. Il me sembla que des brouillards, des voiles noirs me cachaient le visage aimé ; elle se détourna ; il me parvint le bruit menu de ses pas, de sa jupe noire, puis une sorte de sautellement d'oiseau blessé. Et tout mourut. Tandis que l'homme me portant presque s'enfonçait dans une bouche de métro, je m'enfonçai dans une grosse peine que les lumières artificielles où nous entrions, les affiches, les gens furent incapables de distraire.

Le soir, dans un lit inconnu, ma peine s'enfla. À la vue de ce dortoir, à la vue de tous ces jeunes garçons dont il me faudrait partager dorénavant les jeux et les soucis, je ne pus retenir les larmes que j'avais crânement retenues jusque-là. Personne ne vint me consoler. J'avais quitté le paradis, j'étais en enfer. Je fis pipi au lit ; le lendemain, après une réprimande

ponctuée de gifles, on m'assigna un autre dortoir, plus petit que le premier, où le drap de dessous des petits lits de fer était remplacé par une toile cirée, une alèse imperméable.

Saint-Nicolas ! Je n'y puis penser sans frémir. C'est là que pour la première fois de ma vie je fus battu, jeté au cachot, privé de dessert, quand il y en avait, mis au pain sec. Cela n'eût rien été si maman avait été là ; mais où était-elle, que faisait-elle ? Puis on m'avait retiré les effets qu'elle m'avait taillés et cousus elle-même, on les avait remplacés par l'uniforme obligatoire : pantalon de bure bleue, blouse grise, ceinturon à grosse plaque, béret. Ne pouvant comprendre que les enfants de la pension devaient être habillés tous de la même façon, je fis un gros accroc à mon pantalon, espérant que l'on me rendrait le mien. On me donna un autre pantalon de bure bleue ; le lendemain, je déchirai ma blouse et perdis mon béret. On me fessa.

La vie était d'une tristesse affreuse. Je pleurais souvent, et je devais me cacher dans les cabinets : les maîtres aimaient la gaieté et l'attention. Ils voulaient que chaque enfant prît part aux jeux qu'ils organisaient pendant les récréations. L'un consistait à se battre, « pour de rire » bien entendu. Deux camps étaient constitués : le camp du duc d'Aumale et celui d'Abd el-Kader. Les partisans du duc d'Aumale devaient l'emporter sur ceux de l'Arabe, ce dernier camp était composé des plus petits. J'en étais. Mais je jouais sans entrain à la guerre, car maman m'avait dit que les hommes qui se battent sont des fous. Je le croyais. Je préférerais, j'aurais préféré rester dans une salle d'étude et inventer des jeux solitaires, il ne me restait que la ressource de demander à m'isoler.

Quand il pleuvait, ou qu'il faisait trop froid, les petits, nous restions dans une salle. On nous distribuait des soldats de plomb : il y avait des Français à culotte rouge et des Allemands habillés de vert. Les Français avaient des baïonnettes. Nous faisons le simulacre d'embrocher les ennemis sous le

regard amusé des surveillants. Malgré notre jeune âge, nous étions tenus au courant du communiqué qu'on nous commentait. Chaque soir et chaque matin, nous priions pour la victoire, pour le succès de nos armes, pour notre juste cause et pour les généraux qui nous défendaient contre l'envahisseur. Je pris une seule fois intérêt à ces jeux curieux ; ayant été invité la fois suivante à faire comme mes petits camarades, je refusai, je connus le cachot pendant quelques heures – si douces, si douces...

Maman vint me voir un jour. Je la questionnai sur sa longue absence, elle mit un doigt sur ses lèvres. Après quoi, elle me parla de ma marraine qui était bonne pour elle. Nous passâmes l'après-midi sur un banc, l'air était vif, mais je ne pouvais avoir froid, pelotonné contre elle, si près de son cœur. Je retrouvais mon paradis. Cette seconde séparation fut plus terrible que la première. L'enfer me reprit.

Il y eut une accalmie le jour de la fête de saint Nicolas. Cela se passait en 1915. Nous eûmes, au lieu du riz à l'eau quotidien de midi, un vrai repas, avec des oranges. Le soir, on nous mena au spectacle qui avait lieu dans le grand réfectoire de l'institution. On joua la célèbre légende de saint Nicolas. Le saint, vêtu comme le prêtre qui offrait la grand-messe à Dieu et au monde en guerre le dimanche, se pencha sur le baquet où se tenaient les trois petits enfants... J'entends nos cris de joie.

J'appris qu'un élève avait été renvoyé. Je ruminai cela plusieurs jours. Ainsi, on pouvait revoir sa maman en se faisant renvoyer !

Avant la délivrance, un prêtre, habituellement assez doux, qui parlait plus volontiers du Ciel que de l'Enfer, me fessa devant toute ma classe. Mais le lendemain – ô joie ! – un laïc à beaux cheveux blancs me ramena chez nous. Je ne reconnaissais pas du tout le quartier où il m'assura que ma mère habitait maintenant. C'était dans un quartier qui me parut

chic, chouette, bien aéré. La maison était belle, très haute. Le monsieur à cheveux blancs me confia au concierge de la grande maison, maman étant sortie, et me remit un paquet qui m'était destiné, on me l'aurait certainement donné au moment qu'il était arrivé à la pension si j'avais été plus sage. Avant de prendre congé, il me tapota les fesses. Comme je n'avais plus rien à craindre, je lui donnai un coup de pied. Le concierge rit aux éclats. Le monsieur s'en alla, fâché.

La loge était semblable à un palais. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Le concierge était bon homme et répondait à mes questions sur la guerre, sur le bois de sa table, sur le cordon, et sur l'ascenseur. Je défis le paquet, qui contenait des chocolats. J'en offris un au concierge et mangeai tout le reste. Je demandai à voir l'ascenseur de près. Le brave homme allait satisfaire ma curiosité quand maman parut. Comment dire notre joie, nos baisers, nos larmes ? Il ne lui vint pas à l'esprit de me gronder. Elle m'emporta sur son cœur, et son cœur, à cause des marches, battait très fort. La nuit, je fus malade. Mais elle était là, tout près de moi, pour chasser les nausées et les vomissements. Je me rendormis assez vite.

Dès le lendemain, je reconnaissais mon nouveau domaine : la chambre sous les toits, semblable aux chambres où nous avions vécu ensemble, et une grande cuisine sombre au cinquième. Maman me défendit – oh ! ce baiser ponctuant l'interdiction ! – de pousser certaine porte donnant sur un corridor, que je vis ce même jour.

La cuisine avait des murs blancs et, bien que la lumière n'y entrât que par une petite fenêtre donnant sur une courrette, elle me plut. La chambre était dans un état de vétusté, de malpropreté qui m'étonna. Le plafond était craquelé, le papier des murs moisi ou décollé, il manquait un carreau à la lucarne, le lit de cuivre ne brillait pas. Seul, le parquet était propre. Au-dessus du lit, il y avait, fixée par des punaises, une vision de guerre horrible, en couleurs. Cela représentait

une charge à la baïonnette des diables bleus. Ils n'étaient pas beaucoup, mais, sous leurs coups, des dizaines d'Allemands aux visages de brutes, du sang sur leur uniforme feldgrau, tombaient. En fermant les yeux, je reconstitue fidèlement ce tableau, que je déchirai. Maman me gronda en anglais, si doucement que j'aurais saccagé la maison entière pour entendre longtemps cette voix suave que j'aimais tant. Peut-être faut-il que je dise que ma mère me parlait très souvent anglais, que je savais cette langue comme le commun français, et que je la préférais.

Nous n'étions pas chez nous. Derrière la porte qu'il m'était interdit d'ouvrir dans la cuisine du cinquième, il y avait un grand appartement dont les locataires, des Irlandais, étaient les patrons de maman. Un jour que les maîtres étaient absents, je visitai l'appartement. Je fus émerveillé. C'était ici, le palais, et non chez le concierge. Il y avait de la vaisselle d'or (de vermeil), de l'argenterie, des tapis, des tableaux qui représentaient des femmes déshabillées, un piano à queue sur lequel j'appris les premiers rudiments de musique. On sortait du palais par une porte à double battant. Juste en face de la porte se trouvait la cage de l'ascenseur. Maman s'en servait parfois, après avoir parlé au concierge. Le plus souvent, quand les Irlandais étaient là, elle montait par l'escalier de service, un escalier noir, aux marches traîtresses où je suis tombé quelquefois. Ma mère était bonne à tout faire. Nous en remercions tous deux le Ciel dans notre prière du soir, en ajoutant une pensée pour ma bonne marraine qui avait procuré ce travail.

Les patrons de ma mère l'aimaient à leur façon. Ils m'adoptèrent aussitôt qu'ils me virent. Ils m'adoptèrent si bien que, lorsqu'ils étaient à Paris, ils me volaient à maman. Je ne couchais plus auprès d'elle dans le lit de cuivre de notre chambre, mais dans une sorte de féerie rose, bleue et blanche où l'on enfonçait mollement. J'éprouvais des sensations si neuves,

mes yeux recevaient des choses environnantes une telle satisfaction que je m'endormais sans penser que là-haut, sous une lampe à pétrole qui fumait, maman lavait mon linge, ou le ravaudait. Je sortais avec les patrons de ma mère, dans leur voiture automobile. Au cours de ces sorties, je fis connaissance avec une ribambelle d'enfants de mon âge, qui, bien que tous irlandais, me dévisagèrent la première fois comme si j'eusse été une poupée à trois têtes, puis, après, tentèrent de me faire subir les mille petites brimades réservées d'ordinaire aux fils de domestiques. Mais les maîtres mettaient le holà à ces tentatives ; au reste, je ne me laissais point faire.

Les soirs succédant à ces promenades, il y avait presque toujours réception. Les invités étaient étrangers, anglais ou irlandais ; je n'ai jamais vu un seul monsieur français chez les patrons de maman. De temps en temps – quelle mouche me piquait ? – je baragouinai un anglo-franco-irlandais où j'avais beaucoup de mal à me reconnaître, mais qui mettait la société en joie. Les femmes me couvraient de baisers et de douces caresses, les hommes me faisaient des cadeaux que j'enfouissais dans mes poches. La table était richement dressée. La maîtresse de maison, femme entre deux âges, blonde, parfumée, fardée, petite, avait de beaux yeux verts qu'elle faisait admirer à tout venant, à tout bout de champ. Elle me plaçait à côté d'elle, sur une chaise qu'elle avait fait faire pour moi. Les autres enfants étaient disposés autour d'une petite table, assez éloignée de notre table à nous. Ils me lançaient de furieux regards pendant le dîner. Je leur tirais la langue. J'étais rempli de bonheur paisible, j'étais le plus beau de tous et l'on m'honorait. J'étais heureux. Pas tout à fait... Maman servait à table... Je n'ai pas encore dit, parce que je ne l'ai su que beaucoup plus tard, que maman était irlandaise, et qu'elle était née à Sao, Annam.

Sur les ordres de la maîtresse de maison, elle se travestissait en Chinoise, les patrons faisaient taire les enfants, et racon-

taient que je n'étais pas le fils de l'indigène, mais celui de la femme de ménage dont c'était, justement, le jour de sortie. Je ne regardais maman qu'à la dérobée quand elle apportait les plats savants qu'une cuisinière très bonne pour moi préparait dans notre cuisine. Malgré la féerie de la vaisselle, des nappes, des serviettes damassées, des cristaux, je souffrais, oh oui, je souffrais tant ! Maman devait souffrir aussi. Elle devait sûrement avoir honte de se donner ainsi en spectacle à son enfant ; elle tenait les yeux très hauts, dans le vague, pour ne pas céder à la tentation de les poser sur moi. Mais au fond de moi-même, et malgré les prévenances affectueuses de la maîtresse de maison, j'aurais voulu qu'elle osât, qu'elle criât à ces gens qui devaient se repaître de sa gracile beauté exotique : « C'est mon fils, je ne suis pas de votre monde, lui non plus ! *It's my baby, my son !* » Et elle eût arraché ses châles bizarres, dénoué ses longs cheveux, jeté sa fausse natte à terre ; avec ses longs cheveux à elle, j'eusse joué au cheval, elle se serait démaquillée, et elle m'aurait emporté dans notre mansarde, peut-être dans une autre mansarde plus misérable, mais où nous aurions été chez nous.

Il fallait vivre, il fallait que son enfant ne manquât de rien. Quelle leçon elle me donnait, que je ne comprenais que très vaguement ! Elle continuait de servir, les yeux vides, sans qu'aucune contraction de ses mâchoires manifestât ses souffrances. Une fois seulement elle éclata en sanglots. Les maîtres mirent cette crise sur le compte d'une trop grande fatigue. Moi, je savais. Malgré ça, je me conduisis comme un lâche, je fis taire en moi une voix cependant impérieuse qui me criait de dévoiler la vérité aux invités, et de casser quelque assiette précieuse.

Et maman, aux questions ou aux ordres de la maîtresse, répondait dans une curieuse langue rauque qui devait être de l'annamite...

Il arrivait, même quand maman se dominait, que mon

trouble fût perçu. Je me souviens d'un invité qui, plusieurs fois, me dit, en caressant mes boucles, que maman était *as an angel*. Brave homme pour qui j'ai longtemps prié !

Maman disparaissait. La conversation reprenait. J'oubliais mon chagrin. Je laissais la main potelée de la maîtresse courir sur mes épaules et ma nuque.

Une séance de musique terminait d'ordinaire les réceptions. La compagnie passait au salon. Maman fermait la porte de la salle à manger, une belle porte à glissière, et elle courait se défaire de son déguisement. Elle revenait bientôt, annoncée par la cuisinière qui avait ôté son tablier bleu et faisait office de femme de chambre. La maîtresse présentait maman aux invités. Si vous saviez combien maman était jolie dans sa robe, une robe prêtée par celle qui l'employait ainsi ! Personne, sauf moi, qui l'eusse reconnue entre dix mille, sauf les patrons, et, peut-être, l'invité qui trouvait encore le moyen de s'approcher de moi et de me murmurer : *As an angel!* Personne ne songeait à faire de rapprochement entre la servante chinoise et la pianiste qui les allait enchanter. Bien qu'ils la connussent tous, depuis longtemps, la bonne indigène et la pianiste faisaient partie de la réception, ils murmuraient des phrases de politesse, s'inclinaient, comme s'ils la voyaient pour la première fois.

Et maman jouait. J'ai su longtemps après, car certains airs, certains thèmes me sont toujours présents, qu'elle interprétait souvent Chopin et Bach. Je fermais les yeux, j'écoutais les notes monter dans mon âme comme des étoiles dans la nuit, des larmes me venaient, des frissons aussi. J'étais comme envoûté – tout le monde était envoûté. Quand elle avait fini une pièce, il y avait un instant de silence, sans doute de stupéfaction, d'étonnement admiratif, puis les bravos crépitaient, et le maître la priait de bien vouloir recommencer. Elle me jetait un rapide coup d'œil, auquel je répondais d'un signe compris de nous seuls, bien que jamais nous n'eus-

sions fait de convention à cet égard, et elle nous replongeait dans la magie. J'adore la musique, j'aime ceux qui la servent ; il est des noms qui évoquent pour moi des moments où mon corps ne souffre plus malgré des ennuis graves, où mon âme est réellement immatérielle et libre, mais aucun grand musicien n'a jamais, ne pourra jamais m'apporter de bonheur plus sûr, d'enivrement plus absolu que les pauvres petites mains si fortes de ma mère quand le clavier du grand piano frémissait sous elles. Je ne voyais que ses mains à ces moments, quand je rouvrais les yeux, tout le reste de son corps disparaissait dans une sorte de brouillard d'argent, ses mains agiles, merveilleuses, ses mains de fée... Rien que de les évoquer, il me semble les voir, comme en ces jours lointains de l'aube.

Après, elle souriait d'un long sourire triste et se retirait, les deux mains sur son cœur. Je songeais que le lendemain elle jouerait pour moi tout seul, après la leçon qu'elle avait la permission de me donner chaque jour.

Puis les invités, un à un, ou par petits groupes, prenaient congé. Maman avait encore du travail, elle reprenait son emploi de bonne. Tandis que la maîtresse me couchait dans une chambre rose, maman débarrassait la table, lavait la vaisselle, la rangeait, époussetait, etc. Et je m'endormais, comme un enfant, bercé par l'écho persistant des notes magiques... Mais, c'est affreux d'y songer, voyez-vous, tandis que je dormais, maman dormait-elle ? Il me semble la voir pleurer sous la lampe fumeuse qui accuse les méplats de son fin visage, caresser mon oreiller, appeler le sommeil. Mais elle ne peut dormir : je suis loin d'elle.

Cette vie cruelle hâta sa fin. Sa résistance faiblissait chaque jour, et je m'en apercevais. Elle portait souvent la main à son cœur, comme pour en réprimer les soubresauts suivis de paresse. Elle me cachait son mal de son mieux ; mais j'étais averti en secret de la fatalité qui s'acharnait contre elle. Elle

continuait cependant de me faire la vie la plus douillette possible. Elle jouait encore au cheval avec moi, me donnait chaque matin ma leçon de piano, me faisait lire, guidait ma main quand il s'agissait de remplir quelque page de cahier de calligraphie ; elle me racontait toujours de belles histoires irlandaises. Mais je n'étais pas dupe. Je m'attendais au pire. Alors je m'essayais à la sagesse, je priais de toute mon âme le petit jésus de ne pas faire mourir maman ; je ne criais plus quand je devais, les heures de commission, rester tout seul dans la cuisine ou dans la mansarde. Je voulais mériter mon bonheur.

Quand le mal était plus violent que de coutume, qu'elle ne pouvait plus me le cacher, qu'il me paraissait que le petit jésus ne m'entendait pas, je montais sur ses genoux et je lui disais :

– Je veux mourir avec toi, petite mère. Si tu mourais, tu m'emporterais, dis ?

Je savais vaguement que la mort de leur mère prive les petits enfants de quelque chose qui est en eux, qui fait partie de leur vie, que c'est une chose horrible.

Elle devenait encore plus pâle, ses yeux s'illuminaient d'un pauvre sourire.

– Quand tu mourras, toi, mon cher chéri, tu m'emporteras ; dans cent ans. Toujours tu seras jeune ; moi, je vieillis...

– Tu n'es pas vieille, d'abord !

Et je l'embrassais à pleines lèvres comme pour chasser le mal.

Les soirs que je couchais dans la mansarde, elle m'endormait en fredonnant à mi-voix une berceuse d'Irlande dont (oh ! par quel miracle du souvenir ?) j'ai retrouvé une seule fois la musique et les paroles, chez Simone W... en 1940. Simone était derrière moi ; sans tâtonner mes doigts se posèrent sur les touches de son piano, tandis que mes lèvres murmuraient des mots qui n'avaient aucun sens, mais qui étaient ceux de

la chanson. J'avais longuement parlé d'elle avant cette subite éclaircie dans ma mémoire...

J'ai menti quelquefois à maman. C'est à la suite d'un mensonge très grave sans doute qu'elle me montra la cicatrice de la césarienne, disant :

– Tu es né là, mon cher chéri, et quand tu mens, ça saigne.

Comme je ne comprenais pas, elle m'expliqua que les mamans faisaient leur enfant dans leur cœur, cela je devais le savoir, car j'étais maintenant un petit homme. Ainsi, je n'étais pas né sous la tour Eiffel, je n'étais plus un enfant trouvé que des chats allaient peut-être dévorer si elle ne m'avait emporté... Ma chair, c'était sa chair, le sang qui coulait dans mes veines, c'était aussi son sang.

Quand le grand appartement était inoccupé (les maîtres allaient parfois à la campagne), nous nous tenions à la cuisine. Nous mangions sur l'extrême rebord de la table. Une seule chaise, un seul couvert. C'était le déjeuner d'amour. Comme elle savait m'aimer, comme c'était bon ! S'il m'était possible de faire machine arrière, quel petit enfant modèle je serais ! Car j'étais souvent turbulent, dissipé. Je chipais sucre et confiture quand il y en avait pour nous à la cuisine. J'étais toujours suspendu à ses jupes ; il fallait qu'elle s'occupât constamment de moi. La vie s'est chargée de m'apprendre la solitude. Alors, peut-être que j'ai bien fait de profiter de la tendresse de ma mère, de forcer sa sollicitude à chaque minute de ma vie d'enfant terrible.

Je souffrais fréquemment de coliques, dont j'exagérais l'importance afin d'avoir un « câlin » supplémentaire. Le médecin venait. Il était doux, vieux, barbu, bon. Il demandait tout de même de l'argent, devant moi. Maman faisait alors des ménages dans l'immeuble, des lessives en sus de son travail.

Un jour, nous entrâmes dans une épicerie. On lui rendit deux sous de trop. Il me semble entendre sa voix :

– Monsieur, vous vous êtes trompé, vous m’avez donné deux sous de plus.

J’avais ce jour-là un costume de marin acheté par la maîtresse. Le ruban de mon béret portait : «Lac Léman» ; un gros agent auquel maman demanda un renseignement me tapota les joues d’une main molle ; avisant l’inscription de mon béret il dit :

– L’Allemand ! Un Allemand ici ! Au poste !

J’étais rempli de frayeur.

– Lac Léman, rectifia poliment ma mère.

Je tirai la langue au dadais... Nous reprîmes notre chemin. Nous croisâmes celle qui pendant longtemps devait peupler mes rêves de son teint rose, de ses cheveux blonds et de ses yeux bleus. Elle devait avoir dix ans. Elle portait une robe bleue, elle était jolie, jolie comme maman. Nous nous croisâmes et nous tournâmes la tête d’un mouvement spontané après nous être dépassés. Nous nous arrê tâmes, nous fîmes un pas en avant. Elle me tendit sa main douce que je baisai gentiment. Puis elle disparut.

Je fus maussade toute la soirée. Le lendemain, au cours d’une autre sortie, nous vîmes une affiche de théâtre ou de cabaret. Une femme très belle occupait le centre de l’affiche, elle avait les bras ouverts ; à ses pieds, des soldats battaient des mains. Elle s’appelait Arlette. Je donnai ce nom à la vision bleue de la veille. Souvent, à dater de ce jour, je demandais à maman en m’endormant si je verrais Arlette le lendemain. J’étais grave en posant cette question. Maman était grave également en me répondant :

– Tu la reverras un jour, quand tu seras grand, mon chéri. Dors !

À quelque temps de là, j’eus ce que par la suite nous appelâmes mon « accident ». J’avais dormi dans le lit de cuivre de la mansarde, assez mal, à cause d’Arlette et de ses yeux bleus, à cause surtout du sifflement lancinant des poumons

de maman. Je ne m'endormis pour de bon qu'au petit jour. Je ne l'entendis pas se lever. Je dormais encore à dix heures quand elle vint me réveiller. Un bol de chocolat au lait fumait sur la table de toilette au marbre fendillé. Du chocolat au lait ! Ce que je préférais pour mon petit déjeuner ! Je grognai cependant comme chaque matin. C'était une de mes « comédies » qui toujours prenait ; plus je grognais, plus je faisais le chat, plus ma mère m'embrassait. Mais le fumet du chocolat emplissait la chambre ; il y avait aussi des beurrées. Était-ce jour de fête ? J'écourtai ma comédie et poussai une série de cris « peau-rouge » ; puis, pour mieux exprimer ma joie, je bondis hors des draps et sautai sur le lit. Le sommier geignait, je n'y prêtais nulle attention.

– Attention, grand fou, me dit ma mère.

Attention à quoi ? Voyons, ne suis-je pas un grand garçon ? Regarde comme je saute haut et bien, petite mère ! Elle ne pouvait me calmer qu'en apportant le bol tout près de mon nez. Je me tins tranquille, mais je lui signifiai que je ne déjeunerais qu'elle ne se fût recouchée. Maman dut se dévêtir en un tournemain. Au moment qu'elle me tendait le bol, il me vint à l'esprit de sauter une dernière fois, mais plus haut que les fois d'avant. Je calculai mal mon effort, je m'empêtrai dans ma chemise de nuit, tombai en arrière. Ma tête heurta la boule d'un montant, la boule se brisa net. Je criai de douleur, je portai la main à ma tête, elle était pleine de sang quand je la retirai. Je m'évanouis. J'imagine que ma mère me prit dans ses bras, dévala l'escalier aussi vite qu'elle put et courut à la pharmacie où j'avais acheté très souvent des bâtons de réglisse. C'est dans la pharmacie que je me réveillai. Maman était penchée sur moi, je voyais sa poitrine se soulever et s'abaisser à un rythme insolite. Le pharmacien la tranquillisa. Il me banda la tête. J'étais tout faible, je ne pensais plus au chocolat, je me mis cependant sur mes jambes. Elle demanda combien nous devions. Mais elle était

en chemise de nuit, elle n'avait pas songé à se rhabiller, ses cheveux étaient en désordre. Elle s'excusa et le pharmacien voulut lui prêter une couverture. Mais elle refusa. Nous sortîmes. Je vis alors qu'elle avait les pieds nus.

Il y avait toute une troupe de badauds devant la porte de la pharmacie. Ils riaient et une femme, une femme d'un certain âge, très élégante à ce qu'il me parut, montra maman du doigt. Les gens rirent de plus belle. Maman me serra contre elle, traversa la bêtise d'un pas tremblant. Mais le pharmacien, j'entends encore sa voix chantante, dit aux badauds de se retirer. Et comme la femme élégante haussait les épaules et disait à haute voix qu'il était immoral de se promener dans les rues dans un tel costume et pieds nus, le pharmacien lui dit un *merde* retentissant. Maman et moi fîmes demi-tour pour le remercier. Il nous ramena jusqu'à la maison.

Le temps passait. L'état de santé de maman empirait. On tenta de me séparer d'elle. On me fourra dans une institution religieuse. Je n'y restai qu'une semaine, après quoi l'on me renvoya. Je voulais maman, je ne voulais pas revivre les mois sombres de Saint-Nicolas.

Il arriva qu'un jour il fallût absolument nous séparer. Une dame, envoyée par ma marraine, me prit à part et me donna des explications. Je compris que j'étais un fardeau très lourd pour maman, qu'elle mourrait si je ne faisais l'effort de vivre loin d'elle. Je contins mes larmes. Il ne fallait pas pleurer devant maman qui était bien malheureuse de me laisser partir. On me mit dans une pension, en banlieue. Il y a quelques mois, j'ai voulu revoir la maison, les arbres qui l'entouraient, retrouver l'écho de mes cris dans les nuits sans sommeil, celui de mes rires, parfois. Mais je n'ai pu trouver la pension. Peut-être a-t-elle été détruite.

J'ai sous les yeux l'unique lettre de ma mère qui soit en ma possession. Elle est écrite au crayon, et adressée à ma marraine. L'écriture en est tremblée, d'une malade condamnée.